

Cette perpétuité de gloire et de vénération acquise à l'œuvre de saint Thomas, elle existe également pour les solennités touchantes qui caractérisent cette grande fête du catholicisme. Tout a été dit sur la poésie et la majesté de ces processions revenant chaque année donner à nos cités, comme au plus humble village, un air de joie universelle qui se traduit de toutes les manières, par la magnificence des repositaires, la richesse des costumes, le goût des draperies, la profusion des fleurs. Nous n'avons donc pas à nous étendre davantage sur les considérations multipliées que cette solennité fait naître, et qui sont présentes à l'esprit de nos pieux lecteurs; mais nous nous bornons à constater que l'élan religieux des populations a été unanime cette année à l'occasion de cette marche triomphale du Dieu de l'Eucharistie au milieu des rues regorgeant de multitudes heureuses et recueillies. Les journaux des départements et de la capitale n'ont cessé, pendant tout le mois qui vient de finir, d'enregistrer les récits pleins d'intérêt qui leur arrivaient de tout côté au sujet de ces processions dont plusieurs localités étaient privées depuis plusieurs années. Parmi les détails charmants que contiennent ces diverses relations, nous remarquons surtout l'empressement avec lequel les différents corps de l'armée se sont prêtés, dans leurs garnisons respectives à l'ornementation des repositaires et à tout ce qui pouvait rehausser la pompe de cette grande manifestation du culte catholique. La présence des autorités civiles et militaires dans plusieurs de nos grandes cités est également un retour de bon augure à d'anciens usages bien sottement interrompus. Il est bon de constater encore l'entraînement admirable avec lequel les quartiers les plus pauvres rivalisent de goût et de *savoir-faire* pour compléter par mille moyens ingénieux à la grossièreté ou à la pénurie des ornements dont ils peuvent disposer pour tapisser leurs demeures ou décorer leurs repositaires. On cite à ce sujet des faits qui tiennent du prodige et témoignent hautement de la vivacité des sentiments religieux, encore profondément ancrés dans le cœur du peuple. Il ne faudrait pas s'exagérer cependant les impressions heureuses que fait naître l'auguste solennité dont nous venons de célébrer le retour annuel : dans ces pompes extérieures de la religion, la curiosité joue un grand rôle ; des pensées profanes sont entretenues malheureusement par plus d'un petit détail qu'une surveillance plus sévère pourrait aisément corriger. Nous voulons parler surtout de certaines tentures à personnages, on ne peut plus déplacées sur le cortège du Dieu source de toute pureté, et de toi-

lettes de jeunes filles où la coquetterie efface parfois la beauté simple et naïve de la vierge chrétienne.

Quelques observations seraient encore à faire qui préoccupent sans doute autant que nous les ordonnateurs de ces belles cérémonies ; mais maintenant que les populations semblent revenir d'esprit et de cœur aux manifestations extérieures de la religion, il n'est pas douteux qu'elles n'écartent d'elles-mêmes et spontanément tout ce qui pourrait laisser une issue à des pensées mondaines dans un acte de foi aussi solennel, aussi profond que celui du triomphe de Jésus-Christ réellement présent sous les voiles eucharistiques.

La Fête-Dieu est une des solennités les plus fécondes en fruits d'édification et de zèle ; elle remplit d'une joie indicible les enfants, que le bon Dieu caressait lui-même avec tant de bonté, et auxquels il recommandait de ressembler pour entrer dans le royaume des cieux ; elle réjouit toutes les âmes pieuses ; elle apporte le mouvement et la vie au sein des familles qui aiment à voir éclater au dehors les actes religieux qu'elles accomplissent exactement dans l'intérieur de leurs foyers ; elle console le prêtre ; elle habitue les tièdes à faire acte ostensible de chrétien ; et si quelques esprits faux ou obtus se rencontrent encore pour lesquels ces beaux spectacles n'aient aucune signification qui les touche et les éclaire, n'en doutons pas, la grande majorité est heureuse, soit parcequ'elle est sincèrement chrétienne, soit parce qu'elle sent le besoin de prier, d'aimer et d'espérer en Dieu. C. HÉBRARD.

L' Abeille .

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 14 JUIN 1854.

(Suite)

L'Église ne compte que six siècles d'existence et déjà bien des ennemis ont conjuré contre elle : tour-à-tour la séduction et la violence lui ont livré les plus terribles assauts, sans pouvoir l'ébranler. Mais l'enfer n'a pas encore épuisé tous ses moyens, il tient en réserve et tout prêt l'ennemi le plus redoutable. Mahomet apparaît avec son argument sanglant : *Sois musulman ou meurs*. La Perse, l'Égypte, le nord de l'Afrique, l'Espagne tombent successivement sous l'esclavage des califes. La Gaule même allait être envahie, lorsque Dieu suscite Charles-Martel qui dans les plaines de Poitiers renverse le Croissant.

Charlemagne monte sur le trône, et à la puissance spirituelle l'église réunit le pouvoir temporel. Heureux temps où l'Europe ne formait qu'une seule famille dont le pape était le chef suprême qui distri-

buait les couronnes et jugeait les différends des princes. Néanmoins pendant que les chrétiens d'Occident sont en paix, leurs frères d'Orient gémissent sous le joug abhorré des Sarrasins. Ils ne peuvent plus porter leurs fers et poussent un cri de détresse. L'Église a entendu les gémissements de ses enfants, et, à la voix des papes, les peuples se lèvent et marchent sous l'étendard de la croix contre l'ennemi commun, qui menace toute la chrétienté.

Les Croisades sont entreprises et le coup mortel est donné au géant qui aujourd'hui, recueillant ses forces, s'agite encore sous les coups de la Russie.

L'âge moderne commence et la société chrétienne, œuvre sublime de la foi vive du moyen-âge, va se dissoudre ; l'édifice le plus majestueux qui ait jamais existé ne présentera plus bientôt qu'un amas de ruines. Luther, le principal auteur de ce déménagement, prêche la dernière hérésie, parce que le principe du libre examen n'est que la formule même de l'hérésie.

Il y a des abus dans l'Église, dit cet homme superbe dont l'orgueil a été froissé, et il entreprend de les réformer. L'Allemagne entend la première le cri de révolte de Luther et embrasse son parti. Bientôt l'Angleterre, la Suède, la Norvège, la Suisse, entraînées par l'exemple de leur aînée dans l'erreur, lèvent l'étendard de la rébellion.

L'Église pleure ce naufrage, mais reste immobile. La réforme en combattant l'Église ne fait qu'en détacher le limon impur et la fait briller d'un plus vif éclat.

Pendant que les peuples de l'Europe tombent dans l'apostasie, des terres lointaines et jusqu'alors inconnues, un hémisphère nouveau s'ouvre à la conquête de l'Évangile. Le temps est arrivé où, selon des oracles prophétiques, les lumières de la foi doivent s'étendre jusqu'au sein des ombres de la mort. Là, le vaisseau de l'Église trouvera à remplacer les victimes que le souffle impur de l'hérésie a fait tomber de ses bords. Qui ne se rappelle les courses et les moissons abondantes des missionnaires au Paraguay, sur l'Amazone, sur le Mississipi, sur le St. Laurent, sur le Columbia et jusque dans les glaces de la Baie d'Hudson ? Sur ce sol nouveau refleurissent les premiers siècles avec leur foi, leurs vertus, leurs sacrifices, leurs tromphes : l'éclat seul leur manque ; mais l'Église ne choisit pas ses théâtres, et d'ailleurs l'héroïsme est-il moins admirable et moins touchant du milieu du silence des forêts que sur les trônes et au milieu des regards des hommes ?

Bientôt l'Océanie viendra grossir le nombre des enfants de la foi. Puis l'Église reportant ses regards vers la